Document généré le 5 juin 2025 09:47

XYZ. La revue de la nouvelle

Le dilemme de la pêche pourrie

David Dorais

Numéro 125, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/80245ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dorais, D. (2016). Le dilemme de la pêche pourrie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 49–51.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le dilemme de la pêche pourrie

David Dorais

Les sociologues nomment « mythes domestiques » ces croyances qui concernent divers aspects de la vie quotidienne en ménage et qui, bien qu'elles soient souvent contradictoires, sont tenues pour des vérités absolues par chacun des conjoints. Par exemple, l'un va considérer que l'on peut laisser le linge dans la machine une fois le lavage terminé (à condition d'ouvrir le couvercle pour que l'air circule), alors que l'autre va croire qu'il faut tout de suite le faire sécher.

Pour justifier leurs convictions, mari et femme se basent sur des arguments logiques, voire scientifiques. Or, ce qui se joue en réalité est un débat moral : chacun juge bonne son idée, et celle de l'autre mauvaise. De là l'anxiété, la frustration, la rage que provoque une opinion opposée à la sienne sur ces questions : on se voit placé dans la position de devoir, si l'on se range à l'avis de l'autre, agir *mal*. Les conséquences d'un tel sacrilège sont vues comme catastrophiques. Le linge laissé dans la laveuse prendra inévitablement une odeur épouvantable ou grouillera de tant de moisissures qu'il faudra jeter aux déchets la brassée au complet.

En fait, les mythes domestiques mettent en jeu l'identité du sujet, son rapport à sa famille et son système d'explication du monde. Les mythes domestiques représentent un héritage transmis par les parents. Le sentiment d'appartenance à une lignée et à une tradition constitue le socle de la construction de soi. Devoir céder sur l'une de ces questions en apparence oiseuses, c'est en réalité devoir renier le modèle qui nous permet d'organiser le monde et de nous y intégrer. La contestation de nos certitudes, de nos automatismes de pensée, de ce qui nous semble aller de soi provoque nécessairement la peur et la colère.

Vous avez en tête, comme moi, des exemples évidents de ces alternatives propres à la maisonnée, soit que vous les ayez observées chez des amis, soit que vous les ayez rencontrées à

l'intérieur même de votre couple. Doit-on laisser un plat chaud tiédir jusqu'à la température de la pièce avant de le ranger au frigo (pour éviter de trop solliciter le système de réfrigération) ou doit-on le mettre tout de suite au froid (pour éviter le développement de bactéries) ? Doit-on laver le blanc et les couleurs séparés ? Doit-on faire son lit dès le lever ? Doit-on rincer la vaisselle à fond avant de la placer dans le lave-vaisselle ? Passer l'aspirateur suffit-il pour nettoyer les planchers, ou faut-il obligatoirement passer aussi la vadrouille ? Faut-il épousseter les meubles avec un linge sec ou humide ?

Le cas qui nous occupe en ce moment est celui d'un fruit, une pêche en l'occurrence, dont une partie est pourrie. Qu'en faire ? Ève soutient mordicus la chose suivante : « C'est dégueulasse, le fruit est gâché au complet ! C'est pas vrai qu'on va manger un fruit pourri juste pour sauver un peu d'argent. Jette ça ! » En souriant, je lui rétorque, comme je l'ai déjà fait mille fois, qu'elle se trompe. Pour preuve, je lui montre la surface de chair que je viens de dénuder avec un petit couteau, et qui attise l'œil en brillant comme une topaze. La partie amputée, brun-gris, molle, gît au fond de l'évier. « Tu peux en manger si tu veux, c'est ton problème, mais que je te voie jamais donner ça aux enfants ! Des plans pour les rendre malades ! » Je mords dans la pêche, et je ris tandis que le jus sirupeux me coule sur le menton. Je l'essuie du revers de la main. « Délicieuse ! » que je déclare en exhibant le noyau promptement dépouillé. « Les pêches, il faut les attraper juste au bon moment. Un jour trop tôt ou un jour trop tard, et elles sont pas aussi bonnes. En plus, c'est pas comme si on pouvait en profiter toute l'année. »

J'explique à Ève qu'il n'y a qu'une section délimitée de la chair qui est pourrie. Si on s'en débarrasse, la partie restante est encore saine et peut être consommée. Elle me lance un regard haineux. J'ajoute :

— Tu sais, cette question-là s'applique sur le plan moral aussi.

— C'est quoi le rapport ? demande-t-elle avec un ton de méfiance.

— Prenons une personne qui fait une mauvaise action. Ou en tout cas, une action communément considérée comme « mauvaise ». Est-ce que cette seule action suffit pour la condamner en entier, ou est-ce que, nonobstant cette action, elle reste quelqu'un de bien ?

— Mmh-mmh, marmonne-t-elle. C'est correct. J'ai compris.

— Non, mais c'est vrai ! Tous les problèmes moraux reviennent à la grande question fondamentale de savoir ce qui est pire entre condamner un innocent et sauver un coupable. Ou si on reprend l'exemple du fruit : est-ce que c'est plus grave de jeter le fruit même s'il est encore bon, ou de le manger même s'il risque d'être un peu gâté ? J'ai pas raison ?

Ève me tourne le dos, occupée à faire sauter quelque chose dans la poêle. Je poursuis : « Quelqu'un qui a "fauté" juste une fois, c'est pas un motif pour le blâmer. Comme s'il pouvait plus jamais rien faire de bien. De toute sa vie. Il me semble qu'il mérite d'avoir une chance. Et puis même, si jamais ça se reproduisait, ce serait toujours pas le fruit au complet qui serait pourri. Hey ? M'écoutes-tu quand je te parle ? »

Elle se retourne brusquement, les yeux luisant de larmes retenues. Et les dents serrées : « Je t'ai dit que j'ai compris, okay ? » Les enfants arrivent en courant dans la cuisine, ils se jettent tous les deux dans mes jambes. Je me penche pour les étreindre. Ils demandent quand est-ce que c'est prêt, Ève répond qu'il n'y en aura plus pour longtemps.